

## LES COMPOSANTES DU SYSTEME MEDICAL EVUZOK

### A. LE SAVOIR NOSOGRAPHIQUE

Pour organiser du point de vue terminologique l'univers de la maladie, les Evuzok combinent des termes descriptifs et des termes à signification étiologique. Chacun de ces ensembles constitue un cadre de référence à la fois autonome et complémentaire: autonome parce que chacun désigne des aspects particuliers de la maladie tout en l'organisant d'une manière indépendante; complémentaire parce que l'articulation des deux cadres de référence est indispensable pour accéder à la compréhension totale de chaque entité pathologique.

Les termes du premier cadre de référence désignent les maladies d'après un certain approche biophysique, c'est-à-dire en les considérant comme un simple phénomène de la nature, comme un dérèglement organique ou fonctionnel du corps humain. Ces termes ont une fonction descriptive en ce

sens qu'ils évoquent soit des symptômes, soit des syndromes, soit, enfin, des tableaux cliniques plus ou moins définis sans se prononcer en aucun cas sur les causes magico-religieuses susceptibles de déterminer leur origine. L'ensemble de ces catégories descriptives dont les désignations sont des éléments lexicaux, simples ou composés, constitue un système structuré en plusieurs niveaux de différenciation.

En examinant ces différents niveaux, on y trouve des termes qui expriment soit un symptôme principal (*akòn ekòè*, «maladies de la toux»), soit un agent pathogène (*akòn nsòn*, «maladies des vers»), soit la partie du corps où se manifeste l'état morbide (*akòn nlo*, «maladies de la tête»), soit, enfin, une catégorie de personnes pour qui certaines maladies sont spécifiques (*akòn bininga*, «maladies des femmes»). Un certain nombre de ces termes peuvent être considérés comme des catégories *terminales*, c'est-à-dire comme des noms de maladies qui n'en incluent pas d'autres et désignent par là même des maladies spécifiques. Ces catégories peuvent se situer à tous les niveaux de différenciation. D'autres termes, en revanche, sont des noms de classe incluant un certain nombre d'entités pathologiques qui

ont en commun quelques caractères. La différenciation de ces entités pathologiques s'opère, tant sur le plan terminologique que contextuel, au niveau de différenciation suivant, et ainsi de suite. Dans cette structure hiérarchique, seuls les noms de maladies qui sont des catégories *terminales*, quel que soit leur niveau, sont mis en rapport avec les concepts étiologiques de l'autre cadre de référence; autrement dit, ce sont les maladies concrètes (désignées par des noms spécifiques) et non les classes de maladies (désignées par des noms communs) qui peuvent recevoir une interprétation étiologique.

Les termes du second cadre de référence constituent dans leur ensemble une sorte de fond commun à signification religieuse, magique et sociale auquel se rapportent toutes les maladies, positivement (en établissant un lien avec ce fond commun), ou négativement (en le niant). En effet, étant donné une maladie identifiée, nommée et classée dans le premier cadre de référence - le descriptif -, les Evuzok sont à même, dans un contexte donné, de déterminer à quelle catégorie étiologique il y a lieu d'assigner cette maladie, c'est-à-dire de la nommer et de la classer en

fonction, cette fois-ci, des critères d'une étiologie magico-religieuse, ou bien de la nommer par un terme marquant son exclusion.

Ces deux cadres de référence ne sont pas indépendants l'un de l'autre. La fonction propre du diagnostic est de les articuler entre eux (voir Document 3). L'étude de ces deux ensembles, l'analyse des termes descriptifs /Document 1), d'une part, et des catégories étiologiques, d'autre part (Document 2), nous permettra de découvrir les bases sur lesquelles repose l'ensemble du système médical des Evuzok.

Pour mener cette étude nous nous proposons de considérer chaque entité pathologique comme une unité signifiante que nous analyserons - chaque fois que ce sera possible - tant sur le plan formel ou terminologique que sur le plan contextuel de la description fondée sur l'expérience et l'observation des Evuzok eux-mêmes. Ce mode d'approche doit nous permettre de déceler les composantes élémentaires qui permettent la définition de chaque entité pathologique prise en tant qu'unité signifiante, et à les comparer entre elles, donc à classer et structurer les unités significantes en fonction de leurs composantes

élémentaires communes. Sur cette base, chaque maladie sera définie par un certain nombre de traits identifiables à partir de quelques critères précis qu'il faut déterminer: en d'autres termes, nous proposons de considérer la signification de chaque entité pathologique comme le résultat d'une combinaison de ces composantes élémentaires selon quatre dimensions différentes. La première de ces dimensions est en rapport avec les mécanismes qui déclenchent dans l'organisme l'état de maladie, se traduisant par l'ensemble des symptômes qui contribuent au processus d'identification, de dénomination et de classement d'une entité pathologique dans le cadre de référence qui est le sien, le descriptif. La seconde est liée aux idées qui, dans certains cas, apportent une information sur les éléments pathogènes qui la déterminent, et la troisième aux conceptions qui situent chaque entité pathologique en relation avec le système étiologique à signification religieuse, magique et/ou sociale. La quatrième, enfin, est en relation avec les aspects thérapeutiques. Ces quatre dimensions (symptomatologie, pathogénèse, étiologie et thérapeutique) constituent le champ dans lequel chaque

maladie puise sa propre signification. Ceci dit, dans ce processus d'identification et de définition d'un état pathologique donné, ces quatre référents n'interviennent pas avec la même régularité. Si la symptomatologie et la pathogénèse se manifestent d'une façon invariable, ce n'est pas le cas pour les deux autres domaines, l'étiologie et la thérapie. Une maladie se définit toujours par rapport à un certain nombre de symptômes et, dans certains cas, par référence à ses principes pathogéniques. Pour chaque entité pathologique, ces éléments sont presque invariables, tout au moins en ce qui concerne les symptômes principaux. C'est cette régularité qui permet d'élaborer une nomenclature médicale ayant une fonction descriptive. Dans ce même processus, en revanche, les domaines étiologique et thérapeutique ne jouissent pas toujours de cette même régularité. Dans la plupart de cas, ce sont des composantes variables. Cette constatation est importante. Elle rend compte du caractère nécessaire ou non du rapport entre les symptômes d'une maladie et sa cause. Lorsque l'étiologie d'un état pathologique donné se présente comme un élément variable, cela veut dire que le

processus d'identification et de définition n'est possible qu'en prenant en considération des circonstances extraorganiques qui précèdent et/ou accompagnent son apparition. La variabilité impliquant la possibilité d'un choix étiologique est donc contextuelle, événementielle ou conjoncturelle.

Dans les pages qui suivent nous procéderons d'abord à l'examen des catégories descriptives qui constituent le premier cadre de référence du système nosographique evuzok. Suivant les conceptions que les Evuzok se font eux-mêmes du corps et de ses dérèglements, ici, la maladie apparaîtra plutôt comme un simple phénomène de la nature ou, si l'on veut, comme une altération survenue dans l'organisme humain. Puis, nous examinerons les différentes catégories étiologiques qui constituent l'autre cadre de référence, celles qui permettent d'entamer le processus de socialisation de la maladie en transformant cette altération organique en événement sociosymbolique. Ceci dit, dans ces pages ces catégories seront examinées en elles-mêmes, abstraction faite de leur dimension contextuelle. Sur un plan formel, l'articulation entre ces deux cadres de références, le

descriptif et l'étiologique, sera examinée ailleurs consacré au diagnostic. Nous définirons alors le degré d'ouverture des catégories étiologiques par rapport aux catégories descriptives. Nous signalerons ainsi les limites plus ou moins étroites de toute interprétation étiologique, celle qui détermine la mise en oeuvre des procédures thérapeutiques.

## LES CATEGORIES DESCRIPTIVES ou LA MALADIE DANS SA DIMENSION BIOPHYSIQUE

Le premier domaine du savoir nosographique<sup>1</sup> que nous appelons descriptif constitue un cadre de référence qui permet aux Evuzok de nommer, classer et décrire des états de maladie d'après une certaine vision organiciste sans prendre en considération les différentes possibilités d'explication étiologique

---

<sup>1</sup> Nous avons publié l'essentiel de ce document dans le *Journal des Africanistes*, La classification evuzok des maladies (II), (1977), tome 47, 2 pp. 49-90.

(sociale et/ou magico-religieuse). Cette forme de discours est élaboré à partir des signes (*ndem*) ou symptômes par lesquels ces états de maladie se manifestent. Pour chaque entité pathologique nommée par un terme descriptif, le symptôme ou l'ensemble de symptômes qui la caractérise est considéré comme l'expression d'une altération des composantes du corps humain que l'on explique parfois par l'action de certains agents pathogènes. L'analyse des catégories descriptives qui forment ce cadre de référence nous permettra de comprendre certains aspects de cette forme de se représenter la maladie.

## 1. LES MALADIES DES FEMMES

(*akòn bininga*)

On désigne ainsi un nombre assez important de maladies directement en rapport avec le processus biologique de reproduction de la femme. Les noms de ces maladies apparaissent successivement au deuxième et au troisième niveau de différenciation. En ce qui concerne le premier cas, il nous semble possible de

montrer que, tout au moins sur le plan contextuel des descriptions, elles forment quatre groupes différents :

1. Le premier groupe comprend cinq entités pathologiques ayant une certaine unité lexicale: elles sont désignées, en effet, par des dérivés (verbaux et nominaux) du lexème *dib* qui signifie a) «fermer», et b) «compléter». Ces dérivés sont les suivants :

[1.2.] *eyòn mininga a-dib-i ekug* (aménorrhée)

[1.3.] *n-dib-i* (ménopause)

[1.4.] *z-ib* (ménorragie)

[1.5.] *më-n-dib* (pertes blanches)

[1.6.] *e-dib* (hydramnios; sécrétions vaginales)

La première entité pathologique est désignée par une périphrase («lorsque [le cycle menstruel de] la femme ressemble à [celui de] la floraison de l'arbre *ekug*»), dans laquelle *a-dib-i* apparaît comme une dérivation verbale déverbative de *dib* au sens réfléchi («se fermer»). Dans certains contextes, ce dérivé traduit la notion française de «concevoir», comme par exemple dans la phrase *abum adibi ya* («le ventre s'est

déjà fermé»); en effet, l'acte de concevoir entraîne chez la femme la cessation des règles que les Evuzok se représentent comme une *fermeture* de l'appareil génital interne de la femme.

Rappelons-nous que l'anatomie evuzok désigne les trompes de cet appareil par l'expression de *minkòl mi bòn* («les cordes des enfants»), et que celles-ci sont décrites comme des «intestins» (*minnyia*) qui ont, chacun, un «noyau de sang» (les ovaires) appelé *mimbañ mèki*. Ces «noyaux» produisent le sang des menstrues. Pendant la grossesse ce sang est censé rester «enfermé» dans le ventre de la femme afin de contribuer à la formation du fœtus. C'est pour cette raison qu'on dit de la femme qui souffre d'aménorrhée qu'elle «conçoit comme l'*ekug* ou emien» [177] puisque celui-ci «fleurit mais ne produit pas de fruits»<sup>2</sup>.

*N-dib-i* est une dérivation nominale déverbative de *dibi* qui signifie a) «fermé»; b) «inculte», et c)

---

<sup>2</sup> En fait les fruits de cet arbre ce sont des fruits secs, de longs follicules étroits, jumelés, et pendant au sommet d'un pédoncule commun.

«vierge». Dans ce contexte nosographique, il désigne en outre d) l'état d'une femme qui n'a plus ses règles. Les Evuzok considèrent que le ventre d'une femme qui a atteint la période de la ménopause s'est fermé pour toujours. Ceci dit, avant d'acquérir la certitude d'être parvenue à cet état, il arrive parfois que l'on considère l'absence de règles comme le signe d'une nouvelle grossesse.

*Zib* est le nom d'un céphalophe noir. A l'exception de certains cas prévisibles, tous les substantifs désignant des animaux appartiennent à la classe thématique 9. *Zib* est une dérivation nominale déverbative de *dib*. Signalons qu'au niveau sémantique la notion de «fermer» ou de «fermeture» est en rapport avec celle d'«obscurité» comme le prouvent les autres dérivés de *dib* : *dibi* («obscurité»), *ndib* («grand matin»). Le nom par lequel on désigne cette antilope évoque la noirceur de sa peau. Ceci dit, l'analogie entre cet animal et l'état pathologique qui porte son nom, à savoir la ménorragie, s'établit en raison du caractère très saignant de la chair de cette antilope qui, de ce fait, est interdite aux femmes. De plus, pour éviter des

hémorragies au moment de la circoncision, sa viande ne doit pas être consommée par les enfants incirconcis. *Zib* est le nom d'une maladie *fulu*. Cette maladie est désignée aussi par la formule descriptive *mëki mëkui abui* («le sang coule beaucoup»).

*Më-n-dib* est un autre dérivé nominal déverbatif de *dib* qui signifie «eau». Comme tous les noms désignant des liquides, il appartient à la classe 6 non appariée. Dans ce contexte, il sert à désigner quelques sécrétions non sanguinolentes de l'appareil génital de la femme. Au niveau sémantique, l'eau semble être en rapport avec les notions d'«obscurité» et de «fermeture». Un autre terme, *mëndim*, désigne également ce liquide; or le lexème *dim* signifie a) «effacer»; b) «éteindre», et c) «fermer», d'où ses dérivés : *ndim* («aveugle») et *ndimba* («secret»).

*E-dib* est aussi un dérivé nominal déverbatif de *dib*. Il signifie a) ce qui est «fermé» ou «bouché»; b) un trou profond dans une étendue d'eau. Sur le plan nosographique, *edib* désigne l'état pathologique des femmes sujettes à l'hydramnios, caractérisé par des

démangeaisons vaginales et par une trop grande quantité du liquide qui accompagne l'expulsion du fœtus. Cette maladie est considérée comme contagieuse et on l'attribue parfois à une syphilis ancienne (*kòdòdò*). Elle est censée provoquer des fausses-couches.

Signalons, enfin, que les classes nominales 7/8, auxquelles appartient le nom de cette maladie, comprennent les dérivés désignant des organes contenant un liquide, comme par exemple :

*enyòlòg* («vessie») → *mënyòlòg* («urine»)  
*enyan* («mamelle») → *mënyan* («lait»)

En conséquence, le terme *edib* désigne plutôt la poche des eaux contenant le liquide amniotique que le liquide lui-même (*mëndib*).

A cette série de termes pathologiques il faut ajouter celui de *ngòn* [1.1.] qui désigne la menstruation normale de la femme.

Toutes ces entités pathologiques ont comme trait commun de se référer aux sécrétions vaginales de la femme. Du point de vue terminologique, la présence

constante du lexème *dib* montre que d'une façon ou d'une autre tous ces troubles sont en rapport avec le processus de procréation propre à la femme. L'analyse des descriptions fournies par les Evuzok montre par ailleurs que si l'on prend en considération la nature de ces différentes sécrétions, ces entités nosographiques se divisent en deux classes qui, bien entendu, ne sont pas nommées par les Evuzok eux-mêmes. D'une part, on y trouve l'aménorrhée *eyòn mininga adibi ekug*, la ménorragie *zib* ou *mëki mëkui abui* et la ménopause *ndibi*, qui, ensemble avec la catégorie *ngòn*, se rapportent à l'activité ovarienne; d'autre part, on y trouve les catégories *mëndib* (pertes blanches) et *edib* (hydramnios et autres sécrétions vaginales) qui se rapportent à des sécrétions non sanguinolentes de l'appareil génital de la femme. Les premières, c'est-à-dire les sécrétions vaginales sanguinolentes, se distinguent entre elles suivant les critères suivants :

Présence de sécrétions vaginales sanguinolentes:

- normale
- anormale

Absence de sécrétions vaginales sanguinolentes:

- définitives
- temporaire

C'est grâce à cette série d'oppositions que s'opère la différenciation des quatre catégories descriptives en rapport avec les sécrétions vaginales sanguinolentes de la femme. En ce qui concerne les non sanguinolentes, une distinction est faite entre les pertes blanches et les écoulements du liquide amniotique qui surviennent à la naissance, et ceci malgré le fait que ces deux sortes de sécrétions soient désignées par le même terme de *mëndib* ou *mëndim*. Au niveau de la nomenclature, la distinction entre ces deux entités pathologiques se fait en fonction du contenant (poche des eaux) et non du contenu (liquide amniotique) dans la catégorie *edib*, et en se référant au liquide exsudé (les pertes blanches) dans la catégorie *mëndib*.

SÉCRETIONS VAGINALES					
SANGUINOLENTES				NON SANGUINOLENTES	
présence		absence		(1.6.) <b>edib</b> hydramnios	(1.5.) <i>mëndib</i> pertes blanches
(normale)	anormale	définitive	temporaire		
(1.1.) <i>ngòn</i> règles	(1.4.) <b>Zib</b> ménorragie	(1.3.) <b>Ndibi</b> ménopause	(1.2.) <i>eyòn</i> <b>mininga</b> <b>adibi ekuk</b> aménorrhée		

Table 1. Structure sémantique des catégories 1.1. / 1.6.

2. *Azòk* [1.7.] désigne l'état d'une femme qui a des maternités très espacées. Ce terme est une contraction d'*anë* («comme») et de *zòk* («éléphant»). L'énoncé *mininga abye azòk* signifie littéralement «la femme conçoit comme un éléphant». Cette analogie est fondée dans l'observation de la vie des pachydermes. La période s'écoulant entre deux naissances est en effet de quatre ans chez les éléphants d'Afrique<sup>3</sup> et l'intervalle augmente avec l'âge. Les Evuzok disent qu'une femme

<sup>3</sup> La période s'écoulant entre deux naissances est de trois à quatre ans chez l'éléphant d'Asie ou quatre ans chez celui d'Afrique; l'intervalle augmente avec l'âge (information communiquée par François Vincent de l'Université de Paris X).

est *azòk* lorsque, après le sevrage de l'enfant, elle souffre d'un retard dans l'apparition du cycle menstruel (aménorrhée) et de ce fait n'est pas en mesure de concevoir à nouveau. Si l'on s'en tient à cette forme de dérèglement du cycle menstruel, *azòk* apparaît alors comme une nouvelle variante des anomalies concernant les sécrétions vaginales sanguinolentes distinguées par les Evuzok.

Absence définitive	Absence temporaire	
(1.3.) <b>Ndibi</b> ménopause	De courte durée et par alternance (1.2.) <b>Eyòn mininga adibi ekuk</b> ("la femme conçoit comme un emien = aménorrhée)	De longue durée et de forme continue (1.7.) <b>Mininga abie azok</b> ("la femme conçoit comme un éléphant)

Table 2: la catégorie "azòk" par rapport aux sécrétions vaginales sanguinolentes

Au niveau thérapeutique, la situation d'une femme *azòk* est traitée comme une mini-ménopause. Comme son nom l'indique, la thérapie *suli ngòn* a pour but de «dénouer les règles», ce qui laisse entendre qu'on attribue l'aménorrhée à une sorte de blocage de l'activité ovarienne. Structuralement parlant, les thérapies pour soigner la ménopause et l'aménorrhée

*azòk* sont analogues: leur efficacité est fondée sur l'utilisation d'une série d'éléments opposés réductibles aux catégories clair/obscur, rouge/ noir et village/forêt

3. La troisième classe de maladies concernant les femmes est désignée d'une manière générale par le terme *mèbè* [1.8.] qui veut dire «seins». Elle regroupe au moins trois maladies distinctes affectant les seins :

- *Mèbè mènè abe* («les seins sont souffrants»). On désigne ainsi les anomalies de la sécrétion lactée pendant la période de l'allaitement portant surtout sur la qualité du lait maternel. On caractérise cette affection de la façon suivante : «le lait de la mère est trop liquide, il a la même consistance que l'eau» (*mèbè mènè mëndim mëndim...*); «lorsque la mère donne à téter à son enfant, celui-ci a des démangeaisons au cou, tousse et rejette le lait» (*mòn anyan angakoè; mòn awog mintsan a kin, angayo...*). On pense que l'eau qui coule très vite dans les rivières et le macabo rendent le lait maternel très liquide.

- *Mènyan tégè kui* («le lait ne sort pas») ou *mèbè mènè tégè suli* («les seins ne se dénouent pas»). C'est ainsi

qu'on désigne le retard de la montée du lait chez la mère.

- *Mbebè*. Ce terme est une dérivation nominale dénominative du mot *abè* qui signifie «sein». On obtient cette dérivation en redoublant le lexème radical et en l'intégrant à la classe *m/mi*. *M-be-bè* veut dire «le gros sein». En tant que catégorie nosographique descriptive, ce mot désigne les abcès au sein et toutes les affections inflammatoires de la mamelle.

4. Littéralement le terme *nlad* [1.9.] signifie «ce qui est collé». En tant que catégorie pathologique, il désigne tout d'abord le bassin trop étroit de la femme. Comme pour l'obstétrique occidentale, il s'agit dans ce cas d'une anomalie de conformation ou d'inclination qui rend l'accouchement difficile ou impossible. Cette anomalie est considérée par les thérapeutes *evuzok* comme un défaut constitutionnel que l'on exprime par des énoncés comme celui-ci :

*abiali anè mininga angabiali: tégè ai zen abwi*  
c'est de par sa naissance que la femme a un chemin étroit.

Le terme *nlad* est utilisé aussi pour désigner certaines dystocies maternelles attribuées, soit à l'excès de volume du fœtus, soit à d'autres causes, l'identification de celles-ci se faisant seulement en fonction des catégories du système étiologique.

Disons enfin que les conceptions et les pratiques concernant l'obstétrique constituent un chapitre important de la médecine evuzok. L'acte par lequel une femme se délivre ou est délivrée du produit de la conception n'est pas considéré, tout au moins dans des circonstances normales, comme un cas pathologique qui, par ce fait, pourrait être classé dans le système nosographique. Tout ce qui concerne l'obstétrique doit être traité à part, sauf pour les catégories descriptives *edib*, *nlad* et *eyome* qui désignent des états pathologiques qui précèdent, accompagnent ou suivent un accouchement et que les Evuzok emploient dans des énoncés comme «je suis malade de...»

## 2. LES MALADIES *FULU*

Bien que les noms de ces maladies puissent être considérés comme des catégories descriptives appartenant par-là même au domaine descriptif, ils ont en même temps une référence étiologique. Nous les examinerons dans le document suivant qui sera consacré à l'étude du système étiologique.

## 3. LES MALADIES DES VERS

(*akòn minsòn*)

Le terme *nsòn* (pluriel : *minsòn*) signifie «ver». Dans le domaine pathologique, il désigne un agent censé agir sur l'organisme humain en produisant certains états de maladie. Les Evuzok affirment qu'«il y a plusieurs sortes de vers» et les noms qu'ils leur donnent sont autant de catégories nosographiques descriptives qui complètent l'énoncé du type «je suis malade de...». Comme il apparaît dans l'annexe B, les noms de ces maladies peuvent être classés selon plusieurs niveaux de différenciation. Cette classification n'est pas donnée. Elle apparaît seulement

si l'on prend en considération la structure des noms de ces maladies, d'une part, et la façon de parler de ces mêmes maladies, d'autre part. Dès lors on se rend compte que les Evuzok sont à même de produire des énoncés contenant des noms de classe : «tel guérisseur, peut-on dire par exemple, soigne les maladies des vers “*minnag*”, [2.1.] mais par la suite, le guérisseur lui-même établira une distinction entre les «*minnag* de l'oeil» et les «*minnag du corps*». Nous analyserons plus loin ce type d'énoncés classificatoires.

En ce qui concerne les «maladies des vers» examinons tout d'abord les catégories figurant au deuxième niveau du tableau. En considérant la structure de ces dénominations, nous constatons que la différenciation entre ces entités pathologiques s'opère en modifiant le terme de base «ver» (au singulier ou au pluriel) par un ou plusieurs déterminants. La seule exception est celle de *bilòg* [2.8.]. Ces catégories sont au nombre de neuf. Les déterminants de quatre d'entre elles sont des noms non identifiables linguistiquement, servant exclusivement à former ces énoncés nosographiques :

- *minsòñ minnag* («les vers *minnag*»): nom générique qu'on donne aux vers censés provoquer les différentes sortes de filariose [2.1.].
- *nsòñ nyo* («le ver *nyo*») : ver qui cause l'urticaire [2.4.].
- *nsòñ asomena* («le ver *asomena*») : ver censé produire la pneumonie [2.6.].
- *nsòñ nna* («le ver *nna*») : ver qui serait à l'origine de la goutte sciatique [2.7.].

Les déterminants de trois autres catégories de ce même niveau sont désignés par référence a) à l'action du ver; b) à la partie du corps atteinte par cette action; c) à l'une et l'autre à la fois :

- *minsòñ mialob a abum* («les vers qui dévorent le ventre») : nom générique désignant les différents vers intestinaux [2.2.].
- *minsòñ ya abum a si* («les vers du bas-ventre») : nom générique pour identifier certains vers qui agissent dans cette partie du corps et, en particulier, au niveau des organes sexuels [2.3.].
- *nsòñ wòkul a mvus* («le ver qui courbe le dos») : ver supposé produire certaines formes de lumbago [2.9.].

La catégorie *bilòg* [2.8.] pose un problème. A proprement parler, les *bilòg* ne sont pas considérés comme des vers, mais plutôt comme des «petites bêtes» (*biem*, pluriel de *dzom*), auxquelles cependant on attribue la même force de mordre ou de dévorer qu'aux vers. C'est en raison de cette analogie que nous en parlons ici, tout en signalant que nous ne sommes pas certains qu'on puisse inclure cette entité pathologique dans le domaine des maladies des vers». Ceci dit, les *bilòg* sont considérés comme des agents pathogènes qui seraient à l'origine de divers troubles intestinaux s'accompagnant toujours d'une constipation opiniâtre. On décrit cette «maladie» en évoquant les symptômes suivants :

- le ventre se gonfle (*abum lavus wa*) et s'affermite (*abum ayeme wa*);
- perte d'appétit (*ontoa tégè di*);
- sensation de douleur au niveau des flancs et du ventre;
- difficultés d'aller à la selle;
- les selles sont noires et prennent la forme de petites boulettes comme les crottes des moutons (*mèbi mavin wa, mëntoa fè ban mimbañ anë mèbi më kabad*);

- renvois d'estomac fréquents.

Une catégorie, enfin, est désignée par un nom emprunté au monde animal, *ngoan*, qui désigne le mille-pattes. Sur le plan nosographique, on donne ce nom au ver qui provoquerait le mal de dents.

Parmi toutes ces catégories se situant au deuxième niveau classificatoire, six sont des catégories terminales, tandis que les trois autres sont des noms de classe incluant plusieurs entités pathologiques que nous allons à présent examiner.

En ce qui concerne tout d'abord les vers *minnag*, les Evuzok distinguent deux classes : a) les *minnag* de l'oeil [2.1.1.] ; b) les *minnag* du corps [2.1.2.] ; la localisation de ces vers est le critère qui permet, au niveau de la nomenclature, la distinction entre ces deux entités pathologiques, l'agent pathogène étant leur élément commun. Les Evuzok distinguent ainsi aujourd'hui la filariose provoquée par la *filaria Bancrofti sanguinis hominis* et celle provoquée par la *Filaria loa*, bien qu'il semble qu'autrefois on distinguait plutôt trois phases du développement de la

filariose et dans chacune les vers étaient désignés par un nom propre : les vers *zë*, *bekudu* et *bisie*.

Comme nous l'avons déjà dit, les Evuzok parlent des parasitoses intestinales en utilisant l'énoncé «les vers qui dévorent [ou mordent] le ventre» [2.2.]. Bien que les vomissements et les maux de ventre puissent faire partie de la symptomatologie de plusieurs entités pathologiques, les Evuzok les associent très souvent à la présence des vers intestinaux. Ils en distinguent deux classes : a) les *zëzë minsòn* («vers sans importance») ; b) les vers *angakum* qu'on appelle aussi *bòn minsòn* («les enfants des vers»), termes par lesquels on désignerait les *ascarides lombricoïdes* et les *oxyures vermiculaires*.

En ce qui concerne «les vers du bas-ventre», on distingue trois classes : a) le ver *oyoñ*, b) le ver *oviede*, et c) le ver *mënyòlòg*.

Lorsque les Evuzok affirment qu'«il y a deux sortes d'*oyoñ*», ils ajoutent tout de suite : «l'*oyoñ* (sous-entendu: «proprement dit») et le *ntindi oyoñ*». La première de ces variétés recouvre deux catégories nosographiques de la médecine occidentale : l'orchite

et la hernie; la seconde correspond à la hernie étranglée. Le terme *oyoñ* est une dérivation nominale déverbative du verbe *yoñ* qui veut dire «s'enflammer». Dans un premier sens, ce terme traduit l'idée d'inflammation sans rien suggérer de la partie spécifique du corps qui souffrirait de cette anomalie. Le «bas-ventre» étant plutôt un euphémisme qui peut désigner et les organes sexuels eux-mêmes, et les régions contigües. La tumeur molle formée par un organe totalement ou partiellement sorti de la cavité qui le contient à l'état normal est décrite par les Evuzok comme une inflammation de même nature et ayant le même agent pathogène - le ver *oyoñ* - que l'inflammation des testicules (orchite), l'éléphantiasis du scrotum et la hernie. Ainsi, la catégorie descriptive *oyoñ* peut désigner, suivant les contextes, plusieurs entités pathologiques comme le confirment les proverbes suivants :

«Ce n'est pas le jour où tu manges de l'écureuil royal que tu souffres d'une inflammation des parties sexuelles (*oyoñ*)».

«L'étreinte de la mort n'est pas seulement amenée par la hernie (*oyoñ*)».

Dans le premier proverbe, le terme *oyoñ* évoque l'idée d'inflammation des parties sexuelles. Comme le remarque Tsala (1973: 96), l'écureuil royal possède des parties sexuelles très grandes par rapport à sa taille. Dans l'autre, au contraire, le terme *oyoñ* se réfère à la hernie abdominale considérée comme une maladie très grave. Au niveau des descriptions - mais non de la nomenclature - les Evuzok distinguent la hernie de l'orchite en disant de celle-ci : *oyon wòkui a mbañ* («l'*oyoñ* qui sort dans le testicule»).

Après ces indications, il nous reste à ajouter que, d'après l'examen terminologique, le trait pertinent qui distingue les deux «variétés» d'*oyoñ* est la présence ou l'absence d'étranglement qui peut suivre ou non ce type d'inflammation. Ceci est marqué par le déterminant *ntindi*, «lien», par lequel on étiquette l'autre «variété» et qui traduit notre notion de hernie étranglée.

Troisième niveau classificatoire	Quatrième niveau	Catégories de la Médecina occidentale	Traits distinctifs
<i>nsòñ oyoñ</i>	<i>oyoñ</i> (proprement dit)	hernie	- inflammation abdomen
		orchite	- inflammation testicules
	<i>ntindi oyoñ.</i>	Hernie étranglée	- inflammation abdomen - étranglement

Tableau 3. Les variétés d'*oyoñ*

*Mënyòlòg* veut dire «urine». La catégorie «ver de l'urine» est une classe des «vers du bas-ventre». Elle comprend trois formes différentes :

- *Zèzè mënyòlòg* (litt. «urine simple») : blennorragie simple [.2.3.3.1.].
- *Mënyòlòg ai mëvin* (litt. «urine avec pus») : blennorragie avec pus [2.3.3.2.].
- *Mbamba* : blennorragie chronique [2.3.3.3.]

Le «ver de l'urine» est censé être l'agent pathogène de la blennorragie. Les deux premières

formes de cet état pathologique sont reconnaissables linguistiquement par le fait qu'elles sont désignées par un déterminant (*zëzë* et *mëvin*) qu'on ajoute au terme de base *mënyòlòg*. La troisième, au contraire, constitue une forme linguistiquement indépendante bien qu'on la considère toujours comme une «variété» de *mënyòlòg*. On dira tout simplement «je suis malade de *mbamba*», ce terme étant un dérivé de *bamba* qui signifie «expérimenté». Si l'on s'en tient à la nomenclature, le critère de distinction entre la première et la troisième forme de blennorragie se fonde sur l'opposition bénigne / grave, temporaire / chronique. La deuxième constitue une forme intermédiaire. En effet, ces trois catégories désignent en fait trois phases du développement possible de la maladie provoquée par ce «ver de l'urine». Si nous nous en tenons maintenant aux symptômes évoqués pour chaque phase, nous pouvons constater des nouvelles distinctions entre ces différentes entités pathologiques.

Symptômes CATEGORIES descriptives	Action attribuée au ver	Intensité de l'action	Sensation qui en résulte	Inten- sité de la sensa- tion	Loca- lisa- tion	Exsu- da- tions
<b>blennorragie simple</b> ( <i>zëzë mënyòlòg</i> )	le ver de l'urine mord	-	douleur lors de la miction	-	urètre	-
<b>Blennorragie avec pus</b> ( <i>mënyòlòg ai avin</i> )	le ver de l'urine mord	-	douleur lors de la miction	-	urètre	pus
					dos	sang
<b>Blennorragie chronique</b> ( <i>mbamba</i> )	le ver de l'urine mord	avec force et persistance	douleur lors de la miction	Tres forte et durable	urètre	pus
					dos	sang

Table 4: Les symptômes des trois sortes de la maladie «vers de l'urine» /blennorragie)

Le ver *oviede*, enfin, est considéré aussi comme une espèce des «vers du bas-ventre». Il est censé loger dans l'appareil génital de la femme et être l'agent pathogène de certains troubles en rapport avec le cycle menstruel. On lui attribue les règles douloureuses, certaines fausses-couches et certains cas de stérilité. Les Evuzok imputent à tous ces vers des actions dont l'analyse peut nous permettre d'en mieux saisir

l'identité. En nous en tenant aux discours des thérapeutes et des malades eux-mêmes, il nous semble possible de distinguer au moins trois aspects :

1, La localisation de ces maladies est représentée en attribuant à ces vers un siège dans le corps d'où parfois ils se mettent en mouvement, parcourent d'autres parties du corps et s'installent ailleurs. En général, lorsque les noms des maladies annoncent la partie du corps où les vers sont censés siéger et agir, les descriptions font alors rarement état de ce genre de déplacements. C'est le cas des vers *minnag* de l'oeil, du ver de l'urine, du ver du bas-ventre... Dans ce cas, la nomenclature se charge de signaler la localisation des maux qu'ils provoquent. En ce qui concerne les autres vers (*minnag* du corps, *oviedë*, *nyo*, *ngoan*, *asomena* et *nna*), les descriptions font souvent état de leurs mouvements dont voici les mots clés :

VERBES DÉSIGNANT LA SIEGE DU VER	VERBES DÉSIGNANT LEUR MISE EN MOUVEMENT	VERBES DÉSIGNANT LE MOUVEMENT DU VER	VERBES DÉSIGNANT LE TERME DU MOUVEMENT
<i>në</i> (être)	<i>kodo</i> (quitter)	<i>kë</i> (aller>)	<i>kui</i> (arriver)
<i>toa</i> (siéger)	<i>kodo</i> (quitter)	<i>wulu</i> (se promener)	<i>kui</i> (arriver)
<i>tòbò</i> (habiter)	<i>kodo</i> (quitter)	<i>nyi</i> (pénétrer)	<i>kui</i> (arriver)

Tableau 5. Verbes marquant le siège et les déplacements des vers.

Signalons que les parties du corps touchées par les mouvements de ces vers sont celles dans lesquelles se manifestent les symptômes de ces états pathologiques.

2. Comme nous l'avons dit ailleurs, les actions qu'on leur impute (incorporative, compressive et de pénétration) permettent de rendre compte de certaines sensations de douleur

3. Un autre type de mouvement attribué à ces vers est celui qui suit le traitement : le ver s'enfuit dans son siège ou disparaît quelque part dans le corps, ou bien il sort, en général, par voie anale, sous l'effet du médicament. Dans le premier cas, on dit que le ver devient «calme» ou «tranquille». C'est ainsi qu'on exprime le soulagement ou la guérison du malade.

Nous ne sommes pas en mesure d'affirmer si ces différentes actions sont toujours des traits pertinents permettant de distinguer une maladie d'une autre, ou les différentes phases d'évolution d'une même maladie. Ceci dit, il nous semble que c'est par ce langage sur les vers, leur localisation et leur activité qu'on traduit certaines formes de douleur (interne, externe,

profonde, cutanée, diffuse, localisée, brusque, progressive...) et que ce fait constitue un élément important en vue de la formulation du diagnostic de la maladie en tant que désordre biophysique.

#### 4. LES MALADIES HÉPATIQUES ET SPLÉNIQUES (*akòn tsid*)

Sous le nom de *tsid* les Evuzok groupent une série de maladies provoquées par un agent pathogène qui porte ce même nom. Dans d'autres contextes, le terme *tsid* signifie a) les animaux quadrupèdes non domestiques, par opposition aux oiseaux et aux poissons, et b) la viande. Nous ne sommes pas en mesure de signaler avec précision comment se concilient les différentes acceptions de ce mot avec celle qu'on lui donne dans ce contexte nosographique. Certains indices nous montrent cependant que l'agent pathogène *tsid* est représenté par les Evuzok comme un être vivant qui, à l'instar des vers, se déplace d'un point du corps à l'autre, se remue, mord certains organes et

suce le sang du malade. Nous pensons pouvoir traduire la pensée evuzok en disant que cet agent pathogène est représenté comme un animal du genre sangsue qui vit dans le corps du malade. Toutes ces maladies sont en effet considérées comme le résultat d'une perte ou d'une détérioration du sang.

Hiérarchiquement parlant, la catégorie *tsid* est placée, de par sa signification générale, au premier niveau classificatoire. Au niveau suivant, elle comprend six catégories qu'on peut reconnaître linguistiquement par le fait que le terme de base *tsid* est modifié par un déterminant désignant la région du corps où l'action de cet agent pathogène se manifeste. Ainsi, on oppose tout d'abord le *tsid* du «côté gauche» [3.1.] à celui du «côté droit» [3.2.]. La première de ces catégories s'applique à toutes les affections spléniques, la seconde à toutes les affections hépatiques. La troisième catégorie [3.3.] qualifie un état pathologique conçu, comme son nom l'indique, comme une combinaison des affections précédentes. Le *tsid* des «deux côtés» rend compte en effet des cas de spléno-hépatite. La quatrième catégorie [3.4] porte le nom de *tsid* du bas-ventre; on dénomme ainsi certains

désordres (hémorragies, douleurs dues aux spasmes de l'utérus) qui surviennent après l'accouchement. La cinquième catégorie [3.5.], *tsid* «du sang», désigne certaines crises paludiques. Disons, enfin, que les dictionnaires de Tsala et de Pichon signalent dans l'entrée *tsid* l'existence de la catégorie *tsid* «des dents» que ces auteurs identifient à l'inflammation des gencives.

Les deux premières seulement, *tsid* du côté gauche et *tsid* du côté droit, sont des noms de classe qui en incluent d'autres, le tout formant un ensemble très structuré. Cet ensemble est organisé sur deux axes différents. Le premier est fondé sur l'opposition côté gauche/côté droit, qui correspond à la localisation de la rate et du foie et, en conséquence, aux affections spléniques et hépatiques. L'autre axe est fondé sur l'opposition enfant/adulte. En effet, au niveau même de la nomenclature, les affections spléniques et hépatiques changent de nom selon qu'elles se manifestent chez un enfant ou chez un adulte.

	<b>TSID DU CÔTÉ GAUCHE (affections spléniques)</b>	<b>TSID DU CÔTÉ DROIT (affections hépatiques)</b>
<b>ENFANTS</b>	- <i>ebëm</i> (grosse rate) - <i>koe ebëm</i> (grosse rate avec convulsions)	- <i>ebëm emina</i>
<b>ADULTES</b>	<i>zëzë tsid</i> (grosse rate)	- <i>esëg</i> (cirrhose) - <i>esëg mëndim</i> (cirrhose avec ascite) - <i>zoñ</i> (jaunisse)

Tableau 6. Nomenclature des maladies spléno-hépatiques par rapport à leur localisation et à l'âge des malades.

Le *tsid* est l'agent commun à toutes ces maladies. Tous les médecins *evuzok* sont d'accord sur le fait que ce principe pathogène opère d'abord dans la rate (*ebëlëg*) et que, par un mouvement de gauche à droite, il atteint ensuite la vésicule biliaire (*zon*) et le foie (*esëg*). Le nom des maladies provoquées par ce

principe change donc, compte tenu de ce mouvement et de l'âge du malade. Chez les enfants, le terme *ebëm* est utilisé comme terme de base pour désigner l'action et les effets de l'agent pathogène *tsid*, tant du côté de la rate que du foie. Cette action se traduit par une spléno, et/ou une hépatomégalie, se manifestant lors d'une crise paludique. Lorsque ce terme de base est modifié par un déterminant, celui-ci marque l'existence d'un élément nouveau de différenciation qui correspond probablement à d'autres formes de paludisme. Ces éléments de différenciation sont marqués par les termes *koe* et *emina*. Les trois entités pathologiques attribuées aux enfants, *ebëm*, *koe ebëm* et *ebëm emina*, se définissent suivant l'absence ou la présence des éléments suivants : fièvre, froid, tremblements, splénomégalie, hépatomégalie et cachexie palustre.

	<i>ebëm</i>	<i>koe ebëm</i>	<i>ebëm emina</i>
fièvre ( <i>ndugudu</i> )	X	X	X
froid ( <i>aveb</i> )	X	X	X
Tremblements ( <i>sigan</i> )	X	X	X
splénomégalie	X	X	X

( <i>ebëm</i> )			
hépatomégalie ( <i>esëg</i> )	-	-	X
cachexie ( <i>koe</i> )	-	X	-

Tableau 7. Symptomatologie des affections spléno-hepatiques infantiles.

Les deux déterminants *koe* et *emina*, signifiant respectivement «mouvement convulsif» et «déglutition», sont des référents étiologiques. Les catégories *koe ebëm* et *ebëm emina* appartiennent à la fois, de par leur référence étiologique, au domaine étiologique (maladies *fulu*), et, de par leur référence descriptive, au domaine descriptif (maladies *tsid*). Ce cas particulier d'une double appartenance sera traité ailleurs. Chez les adultes, l'hypertrophie de la rate reçoit le nom de *tsid* ou *zëzë tsid* («*tsid* simple»). Lorsque l'agent de cette hypertrophie atteint la région du foie, les maladies qu'il entraîne prennent les noms d'*esëg*, *esëg mëndim* (lit.: «foie / eau») et *zon*. Un thérapeute *evuzok* les décrit ainsi :

«La bile (*zon*) est la cause de plusieurs maladies. Lorsqu'une de ces maladies fait son apparition, tu entends d'abord dire aux gens : «Untel a la jaunisse...!». Regarde ses yeux! Comment

sont-ils? Tu les a bien regardés? Oui! Il a la jaunisse. D'où vient cette maladie? De la bile sécrétée par le foie. La bile est aussi la cause d'une maladie que nous appelons *esëg mëndim*. Celle-ci est caractérisée par une inflammation de la vésicule biliaire qui perd son volume normal et qui, par l'accumulation d'un liquide (*mëndim*), atteint la grosseur d'une main. Puis, ce liquide se répand dans l'abdomen qui devient protubérant. Le corps du malade manque alors de *sang*. La bile empoisonne le sang que Zamba lui avait donné. Cette maladie nous l'appelons *esëg mëndim*. Il existe une autre maladie appelé *esëg*. Elle présente la vésicule biliaire moyennement enflée : son volume n'est pas le même que dans un état normal, ni comme celui qui caractérise l'*esëg mëndim*: sa grosseur est donc moyenne. Le liquide sécrété par le foie brûle comme de l'eau chaude. C'est pour cette raison que sur le corps du malade apparaissent des taches qui ressemblent à des brûlures».

Le terme *zon* désigne l'ictère (jaunisse) qui peut se manifester chez le malade atteint d'une affection hépatique. On peut se demander si les Evuzok considèrent l'ictère comme une maladie en soi ou comme un symptôme qui pourrait caractériser toutes les autres affections hépatiques. Nous ne sommes pas en mesure de trancher la question car, d'une part, *zon* est la seule forme linguistique qui n'est pas étiquetée par le terme de base *esëg*, ce qui pourrait laisser entendre qu'il désigne un symptôme commun (la coloration jaune de la peau, de yeux et de l'urine) de

toutes les affections hépatiques, et de l'autre, ce même terme est utilisé dans des énoncés comme «je suis malade de *zon*», ce qui laisserait entendre qu'on considère cette coloration jaune comme une entité pathologique en soi.

Chez les adultes, les affections hépatiques sont désignées par le terme *esëg* qui signifie à la fois la substance hépatique et les affections qu'elle peut subir. L'utilisation de ce terme sert à identifier les cirrhoses du foie qui se caractériseraient surtout par une inflammation moyenne de la substance hépatique. Le recours au déterminant *mëndim* aurait pour but de distinguer une simple cirrhose d'une autre, plus grave, dans laquelle l'accumulation d'ascite dans l'abdomen donnerait à celui-ci une certaine protubérance.

Ainsi donc, l'augmentation du volume du foie (*esëg*), la coloration jaune ou ictère (*zon*) et l'ascite (*mëndim*) se manifestant comme nous venons de le dire par une certaine protubérance abdominale, constitueraient les trois symptômes principaux qui, isolés ou combinés, permettent aux Evuzok de distinguer et de nommer certaines affections hépatiques chez les adultes.

## 5. LES MALADIES DE LA TOUX

(*akòn ekòè*)

Le terme *ekòè* veut dire «toux». Il s'agit d'un dérivé nominal déverbatif de *kòè* qui signifie «tousseur». Il est utilisé pour étiqueter une catégorie générale nosographique qui inclut une série de maladies ayant pour trait distinctif commun la toux. Les Evuzok distinguent au moins huit maladies caractérisées par la présence de ce symptôme. Parmi celles-ci, cinq sont linguistiquement reconnaissables par le fait que le terme de base *ekòè* apparaît modifié par un déterminant :

- *ekòè fam* («toux virile»): tuberculose pulmonaire [4.1.]
- *ekòè osog* («toux du singe *osog*») : coqueluche [4.2.]
- *ekòè osen* («toux de l'écureuil rayé») [4.3.]

- *ekòè kòs* («toux de poisson») [4.4.]

- *zèzè ekòè* («petite toux») [4.6.]

Les trois autres sont désignées par un seul terme qui, au niveau de la nomenclature, n'apparaît jamais comme un déterminant d'*ekòè*, bien que dans les descriptions qu'on donne de ces entités pathologiques, on signale toujours la toux comme leur symptôme principal. Il s'agit de:

- *mboma*: rhume de cerveau [4.7.]

- *nkug* («poitrine»): bronchite [4.8.]

- *sugubikum* : bronchite aiguë, grippe [4.9.]

Parmi les cinq premiers noms de maladies qui sont étiquetés par des formes linguistiques composées d'un terme de base et d'un déterminant, deux, à savoir : *ekòè osog* et *ekòè osen*, désignent des entités pathologiques qui se caractérisent par des accès de toux de type différent, l'un ressemblant aux cris du singe *Cercopithecus cephus*, l'autre à ceux de l'écureuil rayé.

Ces déterminants évoquent des notions d'ordre étiologique: l'origine de ces formes de toux étant la transgression de certains interdits

La catégorie *ekòè fam*, ou son synonyme *evoli*, est utilisée pour nommer certaines formes de tuberculose. On peut traduire *ekòè fam* par «toux virile» ou «longue toux» et *evoli* par «consommation lente». Ces noms évoquent le caractère persistant et grave de la toux qui caractérise le malade atteint d'une tuberculose. Ils s'opposent à *zëzë ekòè* («petite toux» ou «toux sans importance») qui sert à désigner toutes sortes de toux à caractère bénin.

Bien que la toux soit le symptôme retenu au niveau de la nomenclature pour cette première série de maladies, les Evuzok font état d'autres symptômes dont la présence ou l'absence permettent l'identification de ces entités pathologiques.

	<i>ekòè fam</i>	<i>ekòè osog</i>	<i>ekòè osen</i>	<i>ekòè tsoo</i>	<i>zëzë ekòè</i>
Amaigrissement ( <i>nkod</i> )	X	-	-	-	-
crachats de sang ( <i>mëki mëkui</i> )	X	-	-	X	-
douleur dans la poitrine ( <i>mintie a nkug</i> )	X	X	-	X	-

toux ( <i>ekòè</i> )	X	X	X	X	X
----------------------	---	---	---	---	---

Tableau 8. Autres symptômes des «maladies de la toux».

Le catarrhe des muqueuses nasales est désigné par les Evuzok par le terme *mboma*. Il est difficile de bien situer cette entité pathologique par rapport aux maladies étiquetées avec le terme de base *ekòè*. Bien qu'on puisse considérer *mboma* comme un nom de classe groupant, tout au moins au niveau terminologique, quelques entités pathologiques différentes d'*ekòè*, elles sont dans la pratique difficilement dissociables. Dans certaines affections des voies respiratoires, on peut constater en effet que la «toux» et le «catarrhe» se manifestent souvent ensemble. C'est cette circonstance qui provoque un certain flottement terminologique dont témoigne le recoupement de sens opéré dans certains énoncés, comme par exemple lorsqu'on dit : «la toux (*ekòè*) est une affection de la poitrine que nous appelons catarrhe (*mboma*)»; ou bien lorsqu'on utilise indistinctement *mboma kòs* («catarrhe de poisson») et *ekòè kòs* («toux

de poisson») pour désigner la même entité pathologique.

Quoi qu'il en soit, les Evuzok semblent distinguer trois formes de catarrhe : *mboma*, *tsetse* et *mboma kòs*.

Le premier terme qui, d'une façon générale, regroupe toutes les formes de catarrhe, désigne surtout les catarrhes bénins; le deuxième les plus forts s'accompagnant d'éternuements (*tse*) et le troisième le rhume qui peut affecter les nouveau-nés et que l'on considère comme une maladie *fulu*, comme le suggère le déterminant *kòs*.

Le terme *nkug* désigne d'abord la région interne et externe de la poitrine et sur le plan nosographique, une entité pathologique qui semble correspondre au tableau clinique de la bronchite. Cette catégorie descriptive évoque donc une affection qui se localise dans cette partie du corps. Dans les descriptions que les Evuzok en donnent, ils signalent la toux comme un des symptômes principaux tout en la qualifiant de «mauvaise» (*mbe ekòè*). Cette toux, dit-on, est accompagnée de difficultés respiratoires provoquant

chez le malade une sensation d'«étouffement» (*mod awog edudu*) ou d'asphyxie.

*Sugubikum*, enfin, est le nom qu'on donne à la grippe qui, en 1918, frappa cette région de l'Afrique et fit beaucoup de victimes. D'après Tsala (dictionnaire: 590), son nom fut trouvé à cette même date. On avait comparé cette maladie à un homme qui va chercher du bois dans son champ. Les souches solides lui résistent et il n'emporte que celles qui sont branlantes. Ce nom est composé de *sugu* qui veut dire «secouer» et du pluriel d'*ekum* qui signifie «souche». Cette grippe était aussi appelée *ntòn-sigi* ou *ntòn-yegë*, ce qui veut dire que la personne qui en était atteinte se considérait comme «un bâton (*ntòn*) inutile appuyé au mur (*sigi* ou *yegë*)». Au niveau de la désignation même, ces différents noms évoquent, d'une part, la gravité de la maladie et, de l'autre, l'abattement général qu'elle entraîne chez ces malades. Dans les descriptions, on signale la toux comme symptôme principal parmi d'autres qui revêtent le plus souvent des formes thoraciques: catarrhe (*mod asëmëlë abui*), congestion broncho-pulmonaire (*sugubikum abi mod a nkug*) et démangeaisons au cou (*mod awog mintsan a kin*). Et

tout ceci suivi d'une forte anorexie (*mod awog abe ai bidi ai mëndim*).

## 6. LES MALADIES DU COEUR (*akòn nnem*)

Le terme *nnem*, qui désigne la vésicule cardiaque, est en même temps une catégorie médicale descriptive qui s'applique d'une façon générale à toutes les affections cardiaques. Par un énoncé du type: «Un tel est malade du coeur», on peut se référer soit à certains troubles du rythme, soit aux gastralgies - que l'on considère comme des affections cardiaques. Ceci apparaît au niveau des descriptions dans lesquelles les palpitations sont dépeintes suivant les rapports de fréquence et de développement. L'accélération (tachycardie) et le ralentissement (bradycardie) des battements du coeur sont pris en considération et exprimés par des énoncés comme :

- *nnem wòwulu ma abwi...*  
mon coeur marche beaucoup...
- *nnem wòwulu ma avol avol...*

mon coeur marche très rapidement...

Les phrases suivantes semblent traduire un certain degré de développement ou d'intensité des palpitations :

- *nnem wòbò ma kum kum kum...*  
mon coeur frappe très fort...
- *nnem wòyi sòg akud...*  
le coeur devient fou...

La bradycardie semble être indiquée lorsqu'on dit :

- *nnem wòkodo...*  
le coeur s'en va (ou il me quitte)...

Pour les gastralgies, on signale surtout les symptômes suivants :

- *mod awog esobog a nnem...*  
- le malade sent une douleur très aigue au niveau du coeur...

- *nmem wòbò yes...*

le coeur provoque des nausées...

- *mod ayi yo...*

le malade a envie de vomir...

Signalons, enfin, que les Evuzok considèrent certains cas de folie comme une maladie du coeur qu'ils décrivent en disant *mod abëlë kig mbëmbë nmem* («l'homme [le fou] n'a pas un bon coeur»). Il s'agit des cas de folie considérée comme «naturelle» : «l'homme est né comme ça, dit-on, ou il est devenu fou en consommant trop d'alcool ou en fumant trop de chanvre.» Pour les Evuzok, le coeur en effet est le siège de l'intelligence et de la raison et, de ce fait, certaines manifestations de la folie sont attribuées à un affaiblissement de cet organe dans ses fonctions intellectuelles.

## 7. LA DIARRHEE

(*ntui*)

Bien que la diarrhée soit considérée comme un symptôme lié à plusieurs maladies, il n'est pas rare qu'on la considère aussi comme une entité pathologique en soi. Si la langue française ne permet pas l'énoncé «je suis malade de diarrhée», mais seulement celui de «j'ai la diarrhée», la langue ewondo, au contraire, permet l'un et l'autre, ce qui semble indiquer que le terme *ntui* puisse désigner un symptôme commun à plusieurs maladies ou bien une maladie en soi.

Les Evuzok distinguent en les nommant trois classes de diarrhée dont deux sont désignées en ajoutant un déterminant au terme de base *ntui*, à savoir

- *zëzë ntui* («diarrhée simple») [6.1.]

- *ntui mëki* («diarrhée [avec du] sang») [6.2.]

La troisième est désignée par le terme spécifique de :

- *mbarabumu* [6.3.]

Comme dans certains cas analogues, on peut se demander si la maladie étiquetée par ce dernier terme

doit être considérée, tout au moins du point de vue terminologique, comme une «espèce» de diarrhée ou bien comme une entité indépendante de ce groupe. Le tableau clinique de *mbarabumu* semble correspondre à celui de la dysenterie. Or, il arrive que cette maladie soit désignée - peut-être abusivement comme le signale Tsala - par le nom de *ntui mëki* qui désigne les diarrhées sanglantes. Ceci dit, quoi qu'il en soit du recouvrement partiel entre ces deux catégories, il nous semble légitime de considérer *mbarabumu* comme une «espèce» de *ntui*. L'examen de ce terme nous montre en effet que sa signification primaire n'est pas très éloignée de celle du terme *ntui*, dérivé nominal du verbe *tui*: «aller très souvent à la selle». Or, de son côté, *mbarabumu* est un nom composé du verbe auxiliaire *bada* ou *bara* qui est utilisé pour indiquer la répétition d'une action, et du terme *abum* qui signifie «ventre», ce qui traduit la même idée que *ntui*. On peut conclure ainsi que pour étiqueter le cadre clinique qui correspond à la dysenterie, on retient la fréquence des évacuations comme symptôme principal. Signalons qu'au niveau terminologique, la présence de glaires sanguinolentes qui, comme on sait, caractérise la

dysenterie n'apparaît pas explicitée dans le terme *mbarabumu*, elle est sous-entendue; tandis que dans la catégorie *ntui mëki* («diarrhée sanglante»), cette présence est explicite, ce qui explique son utilisation peut-être abusive pour désigner les dysenteries.

## 8. LES MALADIES ETÒN

Les Evuzok affirment qu'il y a deux sortes d'*etòn*: a) *etòn a nkug* («*etòn* de la poitrine») [7.1.] et b) *etòn a zud* («*etòn* de l'anus») [7.2.].

Si les informations dont nous disposons nous permettent d'apporter quelques indices caractérisant chaque «espèce» d'*etòn*, elles ne nous autorisent pas à déterminer comment l'une se situe par rapport à l'autre, comme l'indique la structure terminologique de ces catégories.

L'*etòn* de l'anus est une maladie infantile que les thérapeutes evuzok caractérisent par la présence de petites plaies (chancres) dans la région postérieure (anus et fesses) provoquant chez le malade de fortes

démangeaisons. Elle s'accompagne d'une diarrhée sanglante. Cette forme d'*etòn* correspondrait à la syphilis endémique. Les Evuzok l'attribuent à un développement précoce de la sexualité, l'attouchement des organes sexuels et la masturbation. Quand un enfant touche son sexe, on lui dit : «Tu es *etòn* n'est-ce pas?», c'est-à-dire : «N'est-ce pas que tu aimes le plaisir sexuel?» La même expression est employée pour plaisanter avec un adulte qui court trop les femmes. Signalons, enfin, que le traitement de cette maladie est réservé aux vieilles femmes.

L'*etòn a nkug* est une maladie qu'on décrit par la présence d'états fébriles (*ndugudu*), retardement de la croissance (*mòn tęgë nyan*), atteinte de l'état général avec affaiblissement (*mòn atëg abui*) et amaigrissement de l'enfant (*mòn anë nkod nkod*).

## 9. LA SYPHILIS (*kòdòdò*)

La syphilis, tant chez l'homme que chez la femme, est désignée par le terme *kòdòdò* [8]. Elle est

considérée comme une maladie contagieuse et héréditaire. Le chancre par lequel elle débute est appelé par le même nom que les lésions cutanées qui caractérisent le pian, *abada*. L'inflammation des ganglions lymphatiques ayant une origine syphilitique est appelée *nkas*. Or on sait que le chancre initial de la syphilis est accompagné souvent d'adénopathie. Le terme *esinda* désigne une enflure à la plante des pieds. Lorsque celle-ci est d'origine syphilitique, on l'appelle *esinda kòdòdò*.

Dans la première phase, lorsque la plaie apparaît sur le pénis ou sur la vulve, la syphilis est appelée *kòdòdò*. Dans une deuxième phase du développement de cette plaie, la syphilis est alors appelée *nkem* (du verbe *kem* qui veut dire «enfoncer solidement»). Dans une troisième phase, lorsque ces plaies deviennent incurables, elle reçoit le nom de *bòdòdò*.

Les autres symptômes que les Evuzok évoquent dans la description des différentes formes de cette maladie sont une très forte douleur au niveau des organes sexuels, surtout au moment de la miction, et des démangeaisons provoquées par les lésions cutanées.

La syphilis est considérée comme une maladie grave. Elle est censée être à l'origine des fausses-couches et de la mort prématurée des nouveau-nés. On attribue également l'hydramnios (*edib*) à des syphilis anciennes.

## 10. LES MALADIES DE LA PEAU

Dans ce paragraphe nous nous proposons de fournir quelques indications sur les affections épidermiques [9] distinguées et nommées par les Evuzok, tout en signalant qu'il n'existe pas de terme de classe comme celui de notre intitulé capable de les réunir dans un seul ensemble. Le critère de regroupement retenu nous a été fourni par les descriptions qui en étaient faites et qui faisaient toujours état d'un même trait à caractère presque définitoire. «Il s'agit, nous disait-on, d'une chose qui sort sur le corps» (*anë dzom yakui a nyol*). Puis, en établissant certaines ressemblances, fondées soit sur

l'apparence externe, soit sur les symptômes principaux, les descriptions fournies faisaient état de certaines «familles» ou sous-ensembles de ces maladies, à savoir :

- la «famille» des *bikòkò* réunissant certaines formes d'adénite; les abcès et les furoncles; et certaines affections ayant une apparence inflammatoire
- la «famille» *mintsañ* réunissant des affections éruptives ayant comme symptôme majeur le prurit.

Les *bikòkò* sont donc considérés comme «des choses qui sortent sur le corps», mais ces «choses-là» ne se manifestent pas toujours sous la même apparence. C'est ainsi qu'on distingue les «choses qui sortent sur le corps sous la forme d'un noyau» (*dzom yakwi a nyol a mbañ*) de toutes les autres. Le terme *mbañ* signifie «amande», «noyau» et «noix», et désigne, lié à un déterminant, certains éléments anatomiques comme par exemple le testicule (*mbañ abin*), le rognon (*mbañ otam*) et l'ovaire (*mbañ mëki*). Dans ce contexte nosographique, le même terme peut désigner soit un kyste, soit, comme c'est le cas ici, un

ganglion. Sur le plan pathologique, les Evuzok distinguent plusieurs formes d'adénite ou d'inflammation des ganglions en tenant compte surtout de leur localisation et de la présence ou de l'absence de suppuration :

- *etem* : «sorte de noyau qui sort à l'aîne ou aux aisselles. Il n'est pas douloureux».
- *salmanda* : inflammation du ganglion inguinal (*a atin mēbè*) ou des aisselles (*mvaban*) chez les enfants. Très douloureuse. Elle est attribuée à la chenille urticante appelée *elòb*.
- *mbib* : forte inflammation des ganglions inguinaux avec suppuration (*angaku ai avin, eyòn te bazu tub...*)
- *nkasi* : inflammation des ganglions inguinaux d'origine syphilitique. Un peu plus forte que *mbib*. Pour signaler son origine syphilitique on dit qu'«il est le frère de la syphilis» ou bien qu'«il apparaît aux gens qui ont le sang de la syphilis» (*mēki mē kòdòdò*).
- *tala* : adénite suppurée des aisselles.

Les autres entités pathologiques qui ne sont pas décrites comme des «noyaux» constituent un

ensemble formé par les abcès dont la dénomination se fait en fonction soit de la localisation, soit de l'aspect. Dans les descriptions on fait toujours état de la présence de pus et d'une douleur localisée très vive accompagnée de démangeaisons. On considère le pus comme une transformation du sang lorsqu'il est en «mauvais état» (*mēki abe*) ou «sale» (*mēki mēntoa mvit*) :

- *dzòd* : furoncle à une seule tête.
- *mbel dzòd* : furoncle à plusieurs têtes.
- *ekël* : abcès, plus grand que *dzòd*.
- *ekël akòg*: de la «famille» des abcès. On dit que lors de son apparition, il est dur comme une pierre (*akòg*) et qu'il est, contrairement aux autres abcès, unique, et ce quelle que soit la partie du corps concerné. Difficile à soigner, surtout lorsqu'il est localisé aux fesses ou aux jointures des jambes. On lui attribue une issue mortelle.
- *bibòlò* : il s'agit d'une maladie caractérisée par une éruption (*byem byakwi a nyol*) de petits «boutons» (*mvim*: «enflure» et *mètolog* : «ampoule») contenant du pus (*avin*) que l'on considère comme les *bikòkòda* des petits enfants. C'est une maladie *fulu*.

- *dzonoñ* : panaris.
- *etitia* : panaris profond.

Outre les différentes formes pathologiques des ganglions et les différents types d'abcès, on considère encore comme appartenant à cette «famille» des *bikòkòà* les entités pathologiques suivantes:

- *mbañ* : kyste que l'on décrit comme un amas de graisse et du sang.
- *etud* : bosse.
- *evug* ou *dzumuñ* : goître.
- *ama* : enflure produite par la filaire sur les membres. Elle provoque des fortes démangeaisons. Malgré ceci on ne la considère pas de la «famille» des *mintsañ*.

L'autre «famille» en effet est celle qu'on appelle *mintsañ*. Elle comprend une série d'affections éruptives ayant le prurit comme symptôme le plus marqué. A proprement parler, le terme *mintsañ* (pluriel de *ntsañ*) désigne la gale, mais en fait il est utilisé pour qualifier tout ce qui provoque des démangeaisons. Ainsi, on peut dire d'une plante qu'«elle est *mintsañ*» lorsqu'en la

touchant elle irrite la peau. C'est ainsi que sur le plan pathologique on dit par exemple que le pian est *mintsañ* (*mëbada mëñë mintsañ*) ce qui peut être traduit en disant que cette maladie apparaît comme une éruption - une sorte de gale - prurigineuse. Dès lors toutes les affections épidermiques se caractérisant par ces deux traits sont considérées comme appartenant à la famille des maladies *mintsañ*, parmi lesquelles nous signalerons les suivantes:

- *okpam* : varicelle bénigne.
- *akò* : teigne; «gale» de la tête.
- *olada* : rougeole.
- *asulug* : «gale» des pieds qu'on attribue à l'eau des marécages (*bilobi*).
- *mbaramene* : variole.
- *tòn* : dartre. Maladie *fulu*. On l'appelle aussi *mëki më kòs* («oeufs de poisson»).
- *mëbada* : pian.

Jusqu'ici nous avons parlé des entités pathologiques que les Evuzok considèrent comme des «maladies» proprement dites (*nguma okòn*). Pour

compléter ce tableau consacré aux affections épidermiques ou plutôt aux «choses qui sortent sur le corps», il faudrait signaler les entités pathologiques qui ne sont pas appréhendées comme des maladies, mais plutôt comme des manifestations communes à plusieurs affections épidermiques :

- *mvim* : enflure.
- *abig* : (*mëbig* au pluriel), enflure qui produit des démangeaisons.
- *ntob* : ampoule.
- *atolog* : ampoules provoquées soit par des brûlures, soit par un accès de chaleur interne.
- *avëñ* : blessure.
- *fol* : plaie, ulcère.
- *etotog* : petite plaie ulcéreuse.
- *edidiga* : plaie d'une brûlure.
- *bid bid bid* : éruption
- *wod wod wod* : éruption saccadée infectieuse.

## 11. AUTRES MALADIES

Dans ce document nous avons examiné un certain nombre de catégories descriptives qui semblent s'organiser, du point de vue terminologique et contextuel en ensembles agencés, chacun, sur plusieurs niveaux classificatoires. A toutes ces catégories, il faut ajouter celles qui, du point de vue formel apparaissent comme des entités pathologiques indépendantes, sans être subsumées par des noms de classe, et pourtant se situent au premier niveau classificatoire tout en étant en même temps des catégories terminales.



L'examen de ce premier domaine du système nosographique nous montre que les Evuzok ont élaboré un discours sur la maladie en appréhendant celle-ci dans sa dimension organiciste ou biophysique, indépendamment de toute considération sociale, magique ou religieuse. Il faut signaler que le plus souvent, l'identification d'une maladie en reste là et qu'elle est seulement suivie d'un traitement visant à contrôler soit les symptômes (le plus souvent), soit les symptômes et les agents pathogènes à la fois. Mais il

arrive parfois qu'une investigation étiologique soit jugée nécessaire. C'est alors qu'un autre processus d'identification commence, celui de l'identification causale.

## DOCUMENT 1

Encara que aquests tres escrits (DOCUMENTS 1, 2 i 3) amb algunes variants estiguin ja publicats, en el Journal des Aricanistes, en La Forêt de nos ancêtres i en el Sistema mèdic d'una societat africana, he decidit afegir-los en aquesta edició domèstica per a recordar que per a mi va ser un treball de recerca important i que va seguir aquell altra d'anar recollint

les receptes de curació emprades pels evuzok.i que han sigut publicas en ewondo i francès en l'edició electrònica . Aquest documents, en canvi, no han sigut publicats en aquella edició.